

# Le Japon, laboratoire de l'amour artificiel

Par **Nidal Taibi**

**Se marier avec un hologramme, une poupée ou un avatar... Le phénomène enfle au pays du Soleil-Levant. Mais il semble que l'Occident succombe, lui aussi, aux IA amoureuses et aux compagnons virtuels.**

Un beau matin d'automne à Tokyo, Akihiko Kondo enfle son costume trois-pièces, le cœur battant. Dans la salle louée pour l'occasion, une quarantaine d'invités prennent place, curieux et souriants. Au premier rang, un siège demeure vide: la mère du marié a refusé d'assister à l'union. Et pour cause, la mariée n'a rien d'une jeune femme en chair et en os. Vêtue d'une robe blanche virtuelle et de longues couettes turquoise, Hatsune Miku brille sous forme d'hologramme projeté dans une capsule de verre. Ce personnage de chanteuse pop numérique, très célèbre au Japon, est désormais l'«épouse» d'Akihito, qui a déboursé plus de 15.000 euros pour organiser ce mariage d'un genre nouveau. La scène pourrait prêter à sourire, mais le trentenaire assure vivre le grand amour. «Je l'aime très fort»,

proclame le gâteau de nocces qu'il a fait confectionner pour célébrer leur sixième anniversaire.

Miku n'est pas qu'un caprice isolé: au Japon, on épouse des chanteuses virtuelles, on vit avec des poupées, on aime des avatars. En somme, dans l'archipel, la réalité dépasse désormais la science-fiction en matière de romantisme. Derrière cette anecdote se cache une tendance sociale de fond qu'explore l'anthropologue Agnès Giard dans son dernier ouvrage, *Les Amours artificielles au Japon. Flirts virtuels et fiancées imaginaires* (Albin Michel, 2025). Pendant sept ans, elle a enquêté sur ces Japonais qui choisissent pour partenaire un être fictif, tiré de la pop culture ou de la high-tech. Le constat est implacable: des millions de personnes entretiennent une liaison avec un personnage imaginaire, petite amie virtuelle, petit copain numérique ou simple personnage de jeu vidéo, «par refus de souscrire à un modèle dépassé qui impose aux femmes le destin de bonne épouse et aux hommes celui de pourvoyeur des finances».

En clair, nombreux sont ceux qui rejettent le schéma traditionnel du mariage et de la famille. Le Japon d'après-

guerre valorisait l'union stable à tel point qu'en 1950, à peine 1% des gens atteignait 50 ans sans s'être mariés. Mais aujourd'hui, près d'un Japonais sur quatre reste célibataire toute sa vie, rapporte le site nippon.com. Seules 20% des jeunes générations peuvent ou veulent encore adhérer à l'idéal du couple traditionnel. Les autres s'en détachent et réinventent la vie à deux et l'art d'aimer, quitte à former des duos insolites avec des créatures désincarnées.

Il faut dire que le contexte nippon ne pousse guère à la romance. Le pays souffre d'une sévère dénatalité, avec un taux de fécondité tombé à 1,43 enfant par femme. De nombreux Japonais vivent seuls et ne veulent plus du mode de vie de leurs parents. «Aujourd'hui, les Japonais ne se marient plus et ne font plus d'enfants. Pourquoi?, interroge la sociologue Muriel Jolivet. Les femmes n'en veulent plus, car le monde du travail ne s'y prête pas... Du côté des hommes, ras-le-bol d'être le seul soutien financier de la famille.»

**Epouser des chanteuses, vivre avec des poupées, aimer des avatars n'a plus rien de fantaisiste.**



## «Partout où la solitude moderne gagne du terrain, les solutions virtuelles apparaissent.»

Les statistiques confirment ce divorce avec le couple traditionnel: un nombre croissant de jeunes Japonais se déclaraient célibataires en 2013 (et sans activité sexuelle). Un tiers des hommes n'avait jamais eu de relation amoureuse de leur vie. Ce phénomène de désintérêt pour la «vraie» romance a même un surnom dans les médias: *sekksu shinai shōkōgun*, le «syndrome du célibat». Le taux de virginité est en nette hausse sur 20 ans. Faute de partenaires, ou par choix, beaucoup plongent alors dans des solitudes peuplées de personnages imaginaires.

### Une forme de résistance

Néanmoins, prévient Agnès Giard, «ces amours de substitution ne relèvent pas seulement du palliatif honteux. Ils forment une contre-culture singulière, aux allures de culte collectif, ironique, rageur et ravageur. Ce qui pouvait passer pour une bizarrerie individuelle s'apparente de plus en plus à un courant social, voire à un mouvement générationnel. Les intéressés eux-mêmes revendiquent souvent un choix de vie. Plutôt qu'une résignation, c'est pour certains une forme de protestation muette. Choisir la poupée, c'est presque une réaction de survie face aux normes schizophréniques de cette société, en même temps qu'une forme de résistance.»

En somme, on semble être loin du simple expédient pour perdants en mal d'amour. Il ne suffit pas d'être en manque pour avoir envie d'une poupée, souligne l'anthropologue. Les gens qui achètent une poupée savent parfaitement faire la différence, et la choisissent pour ses qualités propres. Les «qualités» ...

BELGA



**Akihiro Kondo coule des jours heureux avec sa chanteuse holographique.**

... en question seraient: disponibilité, douceur, réconfort, absence de jugement... En résumé, l'impression rassurante d'une relation à sens unique, sans conflit ni contraintes.

Cette illusion d'amour parfait trouve un terrain fertile dans la culture *otaku* (tendance culturelle au Japon qui voue une passion obsessionnelle aux univers de fiction) où les amours virtuelles sont valorisées. Dès les années 2000, on a vu émerger la figure des «hommes herbivores», ces jeunes Japonais timides qui fuient la drague et les complications du couple. Pour eux, avoir une petite amie réelle est bien trop «embêtant», comme on dit familièrement. Beaucoup se réfugient alors dans les univers fictionnels. Une fois tombé amoureux d'une héroïne de manga ou d'une idole numérique, on peut la garder pour soi sans risque de rejet. Akihiro Kondo, le «mari» de Hatsune Miku, confie d'ailleurs avoir essayé râtelier sur râtelier auprès des femmes de son entourage dans sa jeunesse, se faisant même moquer pour son obsession des dessins animés. Aujourd'hui, il assure couler des jours heureux avec sa chanteuse holographique. Il prend le thé en sa compagnie et lui parle chaque jour comme à une épouse, malgré les quolibets d'une partie de la société qui ne comprend pas son choix.

L'histoire de Akihiro Kondo a fait grand bruit, mais d'autres Japonais suivent la même voie. La société Gatebox, qui commercialise l'assistant holographique grâce auquel Hatsune Miku apparaît chez lui, a déjà délivré environ 3.700 certificats de mariage interdimensionnels au cours des dernières années. Ces documents purement symboliques attestent de l'«union» entre un humain et son personnage favori. Si la loi refuse de tels mariages, rien n'empêche d'organiser une cérémonie privée: certains hôtels proposent même des formules clé en main pour célébrer les noces avec son avatar bien-aimé. Il n'y a finalement qu'un pas entre la ferveur des fans et l'engagement conjugal.

## Le Japon, miroir du monde?

Les Japonais ont d'ailleurs toujours eu une relation passionnelle avec leurs personnages de fiction, de Hello Kitty aux stars virtuelles de la J-pop. Cette frontière de plus en plus floue entre réel et imaginaire aboutit aujourd'hui à ce que Agnès Giard qualifie, non sans humour, de véritable «culte» des amours artificielles.

Le succès de ces nouvelles relations pose des questions de société vertigineuses. Le Japon, avec son avance technologique et son isolement croissant des individus, jouerait ici le rôle de laboratoire. Mais il n'est pas le seul. Partout où la solitude moderne gagne du terrain, les solutions virtuelles apparaissent. En Chine, le plus grand marché mondial de robots sexuels est en plein boom, dopé par l'intégration d'intelligences artificielles toujours plus sophistiquées. La société WMDoll, par exemple, propose des poupées dotées de ChatGPT capables de tenir une conversation, et s'attend à augmenter ses ventes de 30% grâce à ces modèles futuristes. Aux États-Unis et en Europe, ce sont les applications de compagnons virtuels qui fleurissent. Replika aurait ainsi dépassé les 30 millions d'utilisateurs inscrits dans le monde, chacun se créant un(e) petit(e) ami(e) virtuel(le) sur mesure, avec qui échanger des messages tendres à toute heure. Certaines de ces relations homme-machine vont très loin: on voit émerger des mariages symboliques avec des chatbots, comme celui d'une Américaine de 36 ans qui a «épousé», selon *The Guardian*, son IA conversationnelle l'an dernier.

On aurait tort de penser que l'amour artificiel serait une exportation japonaise. Car les racines du malaise sont universelles (pression sociale, peur de l'échec, besoin d'écoute) et les technologies pour y répondre se répandent vite. Reste à savoir où mènera cette mutation. Des experts prédisent qu'à l'horizon 2050, épouser un robot ne relèvera plus de la fantaisie mais d'une possibilité concrète.

Faut-il s'en inquiéter ou y voir une évolution logique des mœurs? D'un côté, le risque d'une société d'ultrasolitude où chacun se réfugie dans une bulle virtuelle incite à la réflexion. De l'autre, ces unions d'un nouveau genre offrent à certains un (simulacre de) bonheur qu'ils pensaient hors de portée. «Les Japonais sont eux aussi très seuls», rappelle la sociologue Muriel Jolivet dans un entretien avec le média en ligne *Le Petit Journal*, «mais ils préservent les apparences».

En brisant le tabou, les amoureux de personnages imaginaires ont au moins le mérite de mettre en lumière ce mal-être latent. Peut-être préfigurent-ils une redéfinition plus large de l'attachement affectif, affranchi des conventions. Leur bonheur se conjugue au conditionnel, quelque part entre le réel et le virtuel. ●